



Michel de MANASSEIN (dir.), *De l'égalité des sexes*,  
préface d'Elisabeth Roudinesco et Michel de  
Manassein, Paris, Centre national de  
documentation pédagogique, 1995, 317 p.

Florence Rochefort

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/clio/423>

DOI : 10.4000/clio.423

ISSN : 1777-5299

**Éditeur**

Belin

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 avril 1997

ISBN : 2-85816-323-5

ISSN : 1252-7017

**Référence électronique**

Florence Rochefort, « Michel de MANASSEIN (dir.), *De l'égalité des sexes*, préface d'Elisabeth Roudinesco et Michel de Manassein, Paris, Centre national de documentation pédagogique, 1995, 317 p. », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 5 | 1997, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/423> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.423>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

---

Michel de MANASSEIN (dir.), *De l'égalité des sexes*, préface d'Elisabeth Roudinesco et Michel de Manassein, Paris, Centre national de documentation pédagogique, 1995, 317 p.

Florence Rochefort

---

- 1 On ne peut que se réjouir de la multiplicité des initiatives éditoriales concernant les femmes et le féminisme depuis le beau succès de *l'Histoire des femmes* dirigée par Georges Duby et Michelle Perrot. L'absence de « women's studies » en France a certes retardé l'institutionnalisation à grande échelle d'enseignements spécifiques mais nombre de travaux ont cependant vu le jour qui suscitent aujourd'hui l'attention des éditeurs et du public. L'ouvrage dirigé par Michel de Manassein, *De l'égalité des Sexes*, publié par le Centre national de documentation pédagogique, est à compter parmi ces signes d'ouverture.
- 2 L'ouvrage est copieux et les vingt-deux contributions présentées offrent un riche matériel de réflexion, essentiellement sur la dimension sexuée des savoirs et sur leurs modes de transmission. L'approche pluridisciplinaire et l'effort évident de clarté de la plupart des auteur(e)s garantissent la qualité du livre. Encore ne faudrait-il pas se laisser décourager ni par une introduction confuse, et souvent très erronée dans ses informations historiques, ni par une première partie théorique relativement ardue. Présentée comme une réponse au mouvement *political correctness*, l'entreprise vise à réhabiliter les diverses prises de positions en faveur de l'égalité des sexes. Le but est louable mais on est gêné par le manque de problématique d'ensemble. Nulle part on ne nous éclaire sur ce soi-disant danger venu d'Amérique qui pourtant alimente un antiféminisme tout aussi préoccupant. De plus, les éléments d'une mise en perspective

historique du concept d'égalité des sexes font gravement défaut. Il est embarrassant de trouver dans la préface l'origine du mot féminisme attribuée, une fois de plus, à Fourier en 1837, alors que Geneviève Fraisse et Karen Offen ont montré depuis longtemps qu'il s'agit d'une erreur colportée par le Larousse du XIXe siècle. La présentation de l'histoire du féminisme est en contradiction avec tous les travaux français et étrangers sur le sujet. Il est ainsi très dommage que les lecteurs croient qu'à un « féminisme originel » succéderait un « féminisme radical » (XIXe-XXe) qui aurait « abandonné la revendication égalitaire de type universaliste », et aurait donné son appui « à des idéaux conservateurs » ou aurait « versé dans un féminisme sexiste ». La première partie de l'ouvrage, intitulée « Réflexions et critiques », ne donne pas davantage de repères clairs sur les multiples enjeux du concept d'égalité des sexes. En résumé, il aurait été utile d'aborder la question de la différence des sexes dans un esprit plus didactique et moins ambigu à l'égard du féminisme en tant qu'objet politique, historique et philosophique. Une fois ces réserves émises, rappelons que chacune des contributions offre en elle même un grand intérêt.

- 3 Julia Kristeva inaugure la première partie en développant un point de vue de socio-psychoanalyse. La « structure psycho-symbolique » de notre société n'offre pas aux femmes une place satisfaisante, constate-t-elle. Une « frustration, qui n'est pas étrangère à certains hommes », rend « sinon impossible aux femmes, d'adhérer à cette logique sacrificielle de séparation et d'enchaînement syntaxique, qui fonde le langage et le code social ». Julia Kristeva ne cherche pas à capter un langage de femmes mais elle prête spécialement attention à tous les signes d'une transformation de la division traditionnelle des sexes. Une nouvelle génération se dessinerait peut-être pour qui « la dichotomie homme/femme en tant qu'opposition de deux entités rivales paraît appartenir à la métaphysique ». En dépit des simplifications auxquelles conduit une approche globalisante, les hypothèses de Julia Kristeva restent stimulantes, notamment sur l'identité. L'utilisation de la notion de « féminisme moderne » est toutefois peu claire et conduit à des amalgames gênants. Est-il ainsi possible de réduire le féminisme à un dilemme entre conformisme et radicalisme outrancier ? Est-il pertinent d'assimiler au féminisme toute transgression à la division traditionnelle des fonctions masculines et féminines, comme le terrorisme féminin ? Luce Irigaray résume les conclusions qu'elle a développées dans ses nombreux ouvrages. Elle situe son approche de la « subjectivité féminine » à l'inverse de celle de Simone de Beauvoir. « Au lieu de refuser d'être considérée comme l'autre genre, l'autre sexe, ce que je demande c'est d'être considérée réellement comme une autre, irréductible au sujet masculin ». Ses démonstrations, à partir d'enquêtes sur le langage des enfants, restent cependant peu convaincantes face à l'ambitieuse hypothèse philosophique de départ. Hélène Cixous, quant à elle, livre ses impressions littéraires, à partir d'un passage du Lévitique, sur l'immonde, le pur et l'impur et cette « chose insidieuse et sans joie que l'on appelle misogynie ». A ceux qui « voudraient s'initier aux conditions de possibilité d'une altérité sans différence hiérarchisante », elle recommande la lecture des oeuvres de Jacques Derrida. On aurait souhaité trouver en contrepoint dans cette partie les exposés philosophiques de Geneviève Fraisse et de Françoise Collin (par ailleurs présentes dans d'autres rubriques). C'est à Michelle Perrot et Michèle Riot-Sarcey que revient cette tâche. Or, leurs réflexions portent davantage sur leur propre discipline, l'Histoire.
- 4 Michelle Perrot tire les leçons de son aventure éditoriale de *l'Histoire des femmes*. En réponse aux différentes critiques émises à l'encontre de ce qu'elle rappelle être « une

histoire des femmes » et non pas « l'histoire des femmes », elle souligne les limites et justifie les choix de cette entreprise, à savoir, la longue durée, l'ère géographique occidentale, la problématique des rapports entre les sexes, la priorité donnée à l'analyse des représentations et des discours. Ce sont les fondements de l'exclusion des femmes de l'écriture même de l'histoire qui intéresse Michèle Riot-Sarcey. A partir d'exemples tirés des manuels scolaires, (qu'analyse aussi précisément Philippe Mang dans sa contribution), Michèle Riot-Sarcey décèle quelques uns des archétypes historiques les plus éculés à propos des femmes ou pire de « la femme ». Elle souligne la responsabilité de la discipline historique dans son ensemble et de l'histoire politique en particulier, singulièrement résistante aux interrogations nées de la déconstruction des modèles sexués.

- 5 Dans la deuxième partie, plusieurs sociologues pointent avec virulence la « persistance des inégalités ». Pierre Bourdieu évoque la permanence de l'inégalité « tant dans les structures objectives que dans les représentations » et analyse la « violence symbolique » que subissent (et reproduisent) les femmes. Margaret Maruani nous livre l'essentiel de ses travaux effectués en 1993 sur l'emploi féminin dans l'Europe (des douze). L'augmentation de la part des femmes dans la population active, essentiellement réalisée par le biais du salariat, est une des grandes caractéristiques des trente dernières années, dans tous les pays de la communauté européenne. La féminisation du travail à temps partiel est elle aussi générale, quoique plus accentuée au Nord. On constate la persistance des mécanismes de ségrégation des emplois et un taux de chômage plus élevé du côté féminin, à l'exception du Royaume-Uni.
- 6 La partie la plus originale de l'ouvrage est consacrée à l'étude des mécanismes inégalitaires au sein du système scolaire. Geneviève Fraisse laisse la parole à deux jeunes filles pour témoigner de « comment le pouvoir vient aux garçons », et plusieurs articles analysent les effets de la division sexuelle des savoirs sur les élèves eux-mêmes. (Françoise Vouillot, Marie Duru-Bellat, Nicole Mosconi). Claude Zaidman rend compte de son enquête dans une école primaire. Elle constate la reproduction des modèles traditionnels de comportement féminin et masculin mais aussi leur utilisation par les enseignants « pour faciliter la conduite de la classe ». « La mixité scolaire, conclut-elle, peut constituer un lieu d'apprentissage du respect d'autrui mais à condition de renoncer au leurre de la neutralité éducative pour une prise en compte des différences sociales entre les sexes ». Christine Keitel, mathématicienne, confirme que « l'éducation mixte formaliste, telle qu'elle est actuellement pratiquée » contribue à la « sous-participation des femmes dans les mathématiques et les professions scientifiques ».
- 7 Laure Ortiz examine, en juriste, les initiatives prises sous l'impulsion de la Communauté européenne pour corriger ces inégalités et promouvoir l'égalité des chances. L'école apparaît comme un espace privilégié d'action des programmes européens, elle a néanmoins occupé jusqu'à présent une faible place dans l'ensemble des lieux d'expérimentation. Laure Ortiz insiste tout particulièrement sur les confusions et les incertitudes « de la valeur juridique exacte du principe d'égalité des chances en droit français ». Les ambiguïtés politiques à propos du natalisme et du familialisme constamment « brouillent le message » des pouvoirs publics. Les politiques d'éducation et d'orientation en sont d'autant moins claires. « La difficulté, voire l'impossibilité, d'explicitier, dans une situation pédagogique, les ressorts de la

discrimination sexuelle » serait un des obstacles majeurs de la mise en place de politiques efficaces.

- 8 Zakya Daoud s'intéresse tout d'abord rapidement à la scolarisation au Maghreb qui n'a jamais été envisagée « en terme d'égalité entre les sexes ». Elle s'interroge ensuite sur la « troisième génération en France », pour mieux aborder enfin la question du foulard. Zakya Daoud interprète le port du foulard comme un message politique complexe qui n'a « aucun rapport avec le retour à l'enfermement des femmes et l'inégalité des sexes » et qui rompt avec le « consensus de la communauté musulmane qui tentait de se faire la plus discrète possible ». L'objectif de Zakya Daoud est, semble-t-il, de dédramatiser le port du foulard et de nous inciter à plus de tolérance. On aurait cependant souhaité trouver davantage d'éclaircissements sur le contenu du « message » et les dangers de sa récupération éventuelle.
- 9 La dernière partie, « Femmes et institution des savoirs », mélange agréablement témoignages, résultats d'enquêtes et analyses théoriques. Françoise Balibar, Claudine Hermann, physiciennes et Marie-Françoise Roy, mathématicienne, interrogent les causes et les effets de la prétendue masculinité de leurs disciplines et rendent compte de leur propre itinéraire. La manière dont les mathématiques sont enseignées, sur le mode sportif de l'exploit, souligne Françoise Balibar, tend à marginaliser les filles. Christine Keitel insiste sur le renouvellement de la problématique « femmes et mathématiques » depuis ces vingt dernières années, avec l'apport du concept de *gender*. Françoise Collin retrace quelques grandes étapes de la question de la différence des sexes dans l'histoire de la philosophie. Elle constate que « la différence de sexes est entrée dans l'époque de sa problématisation » mais que « pour dire la sexuation originaire de l'humain, sans la traduire en hiérarchie, la philosophie n'a pas encore trouvé les mots ». Christine Planté, enfin, montre avec force l'indigence des programmes scolaires et du monde de l'édition en ce qui concerne les femmes auteurs. Elle analyse les graves conséquences d'une situation dans laquelle « on peut très bien faire des études secondaires voire, avec un peu de malchance des études littéraires à l'université sans jamais étudier une oeuvre de femme ». Cette absence de transmission oblige chaque nouvelle génération à redécouvrir seule les bibliographies, les textes, les enjeux théoriques. Les attributions de prix littéraires ou le choix de rééditions de poche (indispensable pour faire figurer les oeuvres dans les programmes universitaires) renforcent la marginalisation de femmes écrivains. On termine l'ouvrage avec l'espoir qu'un grand nombre d'enseignant(e)s aient accès à ces articles stimulants et y puisent l'énergie d'innover dans leur pratique.